

OLIER MORDREL

POUR UNE NOUVELLE

POLITIQUE
LINGUISTIQUE

Manifeste de "TIR-NEVEZ"

LA BRETAGNE RÉELLE

CELTIA

N° 213 bis - AUTOMNE 1966

LA BRETAGNE RÉELLE

CELTIA

14^e Année

BI-MENSUEL

Fondée en 1954

22 - MERDRIGNAC

LA VOIX DU PAYS GALLO



KELTIA

La Revue Bretonne
d'Intérêt Européen

Abonnement 6 N^{os} : 15 F.

Rédaction :

A. Y. ar Gow

P. M. Beauvy

TIR NEVEZ

Trimiziek

Komanant bloaz

10 francs

Renner : Y. PLERGER

Pennskrivour :

G. PENNAOD

Les

**CAHIERS
BROCHURES
B. R.**

Abonnement 4 N^{os} : 10 F.

8 N^{os} : 20 F.

Les meilleurs auteurs
de Bretagne

*La plus dynamique, la plus féroce, la plus virulente
des TRIBUNES LIBRES*

"FORTUNA-VIRTU"
HONNEUR -- FIDELITE PRINTEMPS
N^o 249 bis 1968
 SPECIAL

Prix du Numéro : 5 F.
(Abonnés : 3 F)

" Les Cahiers de la Bretagne Réelle "
(Abonnement à 4 N^{os} : 12 F
Abonnement à 8 N^{os} : 24 F)

présentent :

OLIER MORDREL

P O U R

U N E

MANIFESTE

DE

TIR NEVEZ

(MANIFESTE DE " TIR NEVEZ ")

+ + +

TOME : TROIS

+ + +

« Tout ce qui ne peut être dit dans le cadre d'un groupement ou d'un autre »

ABONNEMENTS-PROVISION — ABONNEMENT D'ESSAI à 10 NUMÉROS : 7 F. — PROVISION : 10 F. pour 10 numéros — Abt à 12 spéciaux : 15 F.

ABONNEMENT ANNUEL à 25 numéros : 25 F. — PROVISION pour 4 CAHIERS-BROCHURES : 10 F. — Keltia — Supplément bi-mensuel de Philosophie Celtique — Abt annuel : 15 F.

Abt complet : 50 F. — Abt à TIR NEVEZ suppt de langue bretonne : 4 N^{os}, 10 F. — Abt de Soutlan : 100 F. — JEUNES - réduction de 50 %.

Nos abonnements s'entendent comme Provision — Au cas où des modifications de parution et de prix interviennent, les numéros sont fournis jusqu'à concurrence de la provision.

C. P. P. A. P. 20644 CHÈQUES BANCAIRES DE PRÉFÉRENCE COMPTE CHÈQUES POSTAUX 754-82 RENNES

Les articles publiés dans cette Tribune Libre le sont sous la stricte responsabilité de leurs auteurs et ne sauraient en rien engager celle de la revue — Les manuscrits insérés ou non ne sont pas rendus. Les lettres adressées à la Direction de la Revue sont réputées exploitables par la publication, sauf réserve formelle.

de Léon corrigé par celui de Tréguier), mais aussi sur bien des points traditionnels et sur d'autres synthétiques et symboliques. Dans plusieurs cas elle est purement didactique. Ainsi, un mot peut être écrit d'une manière déterminée pour l'une des raisons suivantes : a) parce que telle est la prononciation ici ou là, b) parce que le mot est ou a été écrit comme ça ici ou là, - c) parce qu'on l'a trouvé écrit de cette manière là dans un dictionnaire antérieur, - d) parce que c'en est l'orthographe en moyen-breton, - e) parce qu'on y a trouvé une convention comme pour concilier des prononciations locales divergentes, - f) parce qu'il représente un truc pour distinguer des sens ou des fonctions grammaticales différentes, - g) parce qu'on l'a confondu avec un autre, - h) parce qu'on s'est trompé, d'une façon ou d'une autre.

2) Elle prend pour bases les dialectes du nord-ouest, excluant les autres de parti-pris.

3) Elle ne fournit pas une représentation exacte ni suffisante des particularités phonétiques du breton, notamment de ses mutations consonantiques, ayant été fixée à une époque où le système phonétique du breton n'avait pas encore été bien étudié, en particulier par les réformateurs eux-mêmes.

4) Elle cristallise des erreurs morphologiques et lexicographiques graves et nombreuses. (Lire la collection de TIR NEVEZ à ce sujet).

5) Elle utilise nombre de symboles orthographiques étrangers aux autres langues celtiques, comme *EU*, *OU*, *AOU*, *K*, *O'H*, *ILH*, *ON*, *F*, *Z*, *ZH*, empruntés au français principalement.

6) Elle fait obstacle à l'étude du moyen-breton et des autres langues celtiques, parce qu'elle défigure l'aspect traditionnel des mots.

7) Elle dirige l'évolution de la langue dans un sens opposé à l'union celtique.

ANTECEDENTS HISTORIQUES DU PROBLEME

Un peu d'histoire nous enseignera comment on en est arrivé à ce cul-de-sac. Les anciens Bretons n'écrivaient pas avant l'arrivée des Romains. (Tandis qu'on connaît pas mal d'inscriptions galloises en caractères latins ou grecs). Ils avaient contre l'écriture, qu'ils connaissaient, des préjugés d'ordre philosophique. Pour eux, la pensée devait continuer à vivre dans l'esprit qui la recevait et non pas être fixée, c'est à dire tuée, dénaturée, par la forme immuable de la chose écrite. Cependant, l'habitude d'écrire leur fut imposée par la romanisation politique et religieuse. Leurs propres clercs commencèrent à écrire le breton en suivant les règles de l'orthographe latine, épelée avec l'accent particulier du bas-latin de Bretagne. Ce système s'appliquait mal à certains sons celtiques, comme les spirantes et les gutturales, d'où les notations hésitantes du vieux-breton. C'était néanmoins un système cohérent, qui était commun à toutes les langues celtiques. Il n'y avait qu'une manière d'écrire le breton jusqu'au X^e siècle, du Cumberland au Pays de Retz. Pour cette raison, et malgré son origine étrangère, il reste typique et représentatif de l'unité celtique. Toutes les modifications régionales qu'elle a subies par la suite ont été le résultat d'un procès évolutif normal, hélas différent suivant les pays, mais aussi l'effet des influences étrangères dominantes, anglo-normande en Galles et Cornouaille insulaire, française en Armorique. Les infortunes historiques du royaume de Nemihon ont certainement précipité l'évolution du vieux-breton au XI^e siècle qui donna naissance au moyen-breton primitif, caractérisé par l'invasion des signes orthographiques de l'ancien français, comme *oe*, *z*, *tz*, *z*, *qu* et les fameuses diphtongues. La langue des campagnes, qui formait un monde à part jusqu'au milieu du XII^e siècle, conserva le celtisme malgré tous les avatars politiques. Mais dès le Moyen-âge, la classe instruite avait été assimilée

à la culture franco-latine, et c'est elle qui manipulait la langue écrite.

C'est pourquoi, tandis que le moyen-gallois, prenant conscience de sa nature propre, se mettait à noter les mutations, le moyen-breton restait soumis au goût latin de l'immobilité du radical, et écrivait un *erz* ce qu'il prononçait un *dro*. Il fallut attendre le XVII^e siècle, pour que quelqu'un prétende écrire le breton comme il l'entendait. Le Père Maunoir, arrivant du Pays Gallo, pour évangéliser la basse-Brettonnerie, eut en face du parler inconnu de ses cathédrales la réaction du missionnaire qui rencontre une nouvelle peuplade et note sur un carnet les mots que capte son oreille, dans l'orthographe de sa propre langue. Il écrivit un *dro*. Ses ouvrages fixèrent, en 1659, la nouvelle orientation orthographique. Le celtisme était le cadet de ses soucis. Sa sensibilité française recula devant le *CH* traditionnel, qui dans toutes les langues celtiques a la valeur gutturale de l'allemand. Pour lui le breton *march* devait se lire comme le français "marche". Il intronisa le malencontreux *CH* pour le remplacer, auquel les Vannetais n'ont jamais souscrit, puisqu'ils écrivent *marh*, qui était aussi une variante du vieux-breton. Mainoir, tout en conservant en gros le système du moyen-breton, le modifia par conséquent dans le sens de la représentation phonétique. Il y a eu quelque chose d'un "Fahlanisme" avant la lettre dans son initiative. Tout ce qui a été fait depuis sur le même terrain, l'a été dans la ligne générale consacrée par lui.

Personne, par exemple, n'a encore sérieusement mis en doute que le moyen-breton ne fournit les formes de références pour le lexique. Pourtant les études celtiques comparées et les publications de glossaires dialectaux ont démontré que certaines formes "corrompues" étaient plus anciennes que celles du "vrai breton" comme disent, victimes d'un vieux complexe, les bretonnants du sud. Le premier, M. Roparz Hénon, le défricheur de notre littérature avec Abeozen, a remarqué que le moyen-breton était une langue littéraire très codifiée et passablement conventionnelle. (Comme le fut plus tard le français des tragédies classiques.) Il représentait donc assez mal la langue vivante de son époque, dont quelques strophes isolées reflétant des dialogues populaires, donnent une image savoureuse, et dont est sorti le breton vivant actuel. M. Falhun a en outre essayé de démontrer qu'il était basé sur le breton tel qu'on le parlait dans le Tréguier morlaisien, assertion que semble confirmer le fait que presque tous ses documents ont pris naissance entre l'Elorn et le Jaudy. Il n'est jamais beaucoup sorti de ses limites, sauf en direction du Goëlo. Le Vannetais, de son côté, a développé un coiné propre dès la fin du XVI^e siècle, indice du croissant morcellement dialectal.

LES VOIES DE L'UNIFICATION

Nous ne voyons aucune objection de principe à ce que l'unification d'une langue se fasse par l'adoption d'un dialecte privilégié, comme ce fut le cas du castillan en Espagne et en France du parisien. Mais dans l'un et l'autre cas, le dialecte en question avait les moyens de s'imposer, parce qu'il régnait à la cour et se répandait par les ordonnances royales. Landerneau ni Morlaix n'ont été, hélas, des capitales. Le toscan s'est répandu irrésistiblement en Italie, après une courte lutte avec le provençal, par ses mérites littéraires. La maison de Savoie, par la suite, l'a appuyé comme moyen d'unification, quoiqu'à Turin tout le monde parlât principalement piémontais et souvent français. Le mérite des œuvres de Maître Jehan an Archer Coz, de la paroisse de Ploegonven ou de Passoul Keranveier de Roscoff est certain, mais il n'a pas été suffisant pour assurer le triomphe du parler du Nord-Ouest sur les autres. C'est la culture française qui s'est répandue chez nous, déjà au temps de l'indépendance bretonne. Le type de langue unifiée que représente le moyen-breton et, à sa suite le KLP littéraire, n'a pas profité de la Bible, comme le gallois bardique ou l'allemand de Luther, pour pénétrer dans tous les foyers bretonnants. La Cornouaille lui serait toujours restée fermée, sans les curés léonards qui lui ont fait entendre leurs sermons pendant un siècle et demi. Au reste la seule existence de la dissidence vannetaise suffisait à tout remettre en question. Une seule langue progresse : le français.

A un siècle d'intervalle, rien ne ressemble autant à la chute verticale du breton, que celle de l'irlandais, abandonné par tout le monde, derrière O'Connell et derrière les prêtres, ennemis traditionnels du celtisme.

Le processus "impérialiste" d'unification n'est pas le seul que révèle l'histoire. L'anglais moderne est sorti du vieil anglais qui apparaît comme une synthèse de dialectes qui s'écrivaient. Le norvégien et le turo modernes ont été refaits par des linguistes et, ensuite, enseignés à l'école. L'hébreu est fabriqué tous les jours par ceux qui s'en servent, sur la base déjà bien lointaine d'une langue liturgique terriblement archaïque. Il ne s'agit pas pour nous d'imiter personne, mais il est bon de savoir que nos "audaces" n'en sont guère que pour ceux qui ne connaissent pas la question ni le monde.

Notre formule, qui est la reconstruction synthétique des formes les plus conformes à la tradition et nous rapprochant au maximum des langues sœurs, inspire les principes orthographiques suivants :

1/ Une orthographe unique recevable par l'ensemble du domaine bretonnant, Vannetais inclus, ce qui n'est pas le cas du KLTG.

2/ Exprimer mieux que les différentes recettes en usage le système phonétique du breton, mais en s'écartant des versions dialectales et en cherchant à établir une prononciation type, qui par son caractère traditionnel s'imposerait naturellement à tous les bretonnants quelle que soit leur origine.

3/ Utiliser, dans toute la mesure du possible, le même alphabet que les langues celtiques insulaires.

Ces buts sont moins révolutionnaires qu'ils en ont l'air et nous ne les énumérons qu'en sachant qu'ils peuvent être atteints. Voyons les séparément :

RECHERCHE DE L'UNITÉ

Le retour à l'unité est depuis le morcellement, l'aspiration de tous les celtistes bretons. Le dictionnaire de Grégoire de Rostrenen a été en 1732, une tentative de rapprochement des différents bretons, y compris le vannetais, et par la bande, du gallois, qui s'oppose diamétralement au monolithisme du moyen-breton littéraire. Deux cents ans plus tard, le Conidec suit de préférence le léonais, qu'il croit plus "méthodique" (en réalité parce que c'est le seul parlé qu'il connaît bien,) mais il ajoute : "toutes les fois que j'ai rencontré dans un autre (dialecte) des sons plus conformes au caractère distinctif des langues primitives ou des mots d'une expression plus analogue au génie de la langue cello-bretonne, je n'ai pas balancé à les adopter." C'est ainsi qu'il préfère le trégorrois *Ar Verchez* à son propre *Ar Verchez*. On reconnaît notre préoccupation, à travers ces galimatias. S'il n'est pas allé très loin dans le sens de sa doctrine, c'est parce qu'il a toujours vécu hors de Bretagne et est resté mal informé tant du breton ancien que des autres dialectes. En fait son breton reste le léonais plus ou moins rectifié, sur la toile duquel on brodera quelques motifs excentriques. La Villemarqué, natif des confins de la Cornouaille et du Vannetais, écrit ce breton là, encore rempli de purs léonais, de kaloun et de moaz. Il n'est pas le seul. On a l'impression que le léonais "rectifié" a manqué de peu, vers le milieu du XIX^e siècle l'heureuse aventure du toscan. Mais il l'a manquée. Ses ennemis sont nombreux et acharnés; on recense plusieurs des signes qu'il a proposés comme le L souligné pour LL mouillées. De plus en plus chacun écrit à son idée en suivant plus ou moins la prononciation de son canton. A la fin du siècle il n'y a aucune exception. Vallée est seul quand il relève le flambeau du Conidec. Les cathéchismes diocésains élaborent chacun une sorte de langue littéraire pour chaque département plus dans un but pratique que doctrinaire. Tout en déplorant ces errements qui nous écartaient du but, nous pouvons bénir les centaines d'écrivains et de rimeurs dialectaux, grâce auxquels les richesses de la langue parlée, qui

ne devaient plus se transmettre oralement au XX^e siècle, ont été sauvées de l'oubli. On voit par l'immense matériel mis par eux à notre disposition et dans lequel nous puisons depuis un demi-siècle, tout ce qui manque aujourd'hui aux Corniques, disposant seulement de quelques écrits littéraires anciens, pour pouvoir rendre leur langue mutilée à l'usage parlé. Mais Vallée est durement contré, ridiculisé même par beaucoup, pour lesquels le breton "tel qu'on l'entend" a seul une réalité. Il faut qu'intervienne Breizh Atao, qui impose le KLTG par voie d'exemple et d'autorité à tout le mouvement pour qu'une relative unité soit retrouvée. L'opération était faite plus polifiquement, comme nous l'avons vu, que linguistiquement. Et encore partiellement, puisque la dissidence vannetaise restait à résoudre. A notre avis, la position de Vallée, encore plus bornée chez Mordiern, qui consistait à envoyer les Vannetais au diable, était anti-nationale. Les tractations si prometteuses de Lorient, patronnées par B.A. et bloquées par K.Hémon, appuyé par la rue St-Benoît, auraient pu aboutir à la synthèse dialectale tant désirée et d'une manière plus satisfaisante que les accords de 1941. Nous avons vu que cette opération de circonstance n'apporta au problème aucune solution de fond. Unifier en surface par l'imposition d'une orthographe unique, mais qui laisse subsister les divergences locales et la multiplicité des prononciations, est un trompe-l'œil. L'intention cependant était bonne, tandis que la réforme faite par K.Falun en 1954, et qui heureusement, a vu réduire son extension à quelques milieux régionalistes ou gouvernementaux, était une régression quant à la recherche de l'unité. Nous sommes arrivés aujourd'hui au dernier moment opportun pour réaliser une bonne fois l'unité réelle : fond et forme.

UN CADRE LOUIS-PHILIPPARD

Le Conidec a établi son système orthographique à une époque où l'on savait très peu des langues celtiques et où les richesses du breton n'avaient pas encore été toutes inventoriées. Nous n'aurions certainement pas fait mieux que lui et que Troude, à leur place. Mais il faut bien admettre qu'un siècle d'études celtiques, et en général d'études linguistiques et grammaticales, (auxquelles nous avons déjà fait allusion); nous donnent aujourd'hui de notre vernaculaire national un tableau qui n'entre plus dans son cadre louis-philippard étiqué. La *Grammatica Celtica* de Zeus & Ebel (1871), la *Chrestomatie* de J.Loth (1890), les glossaires moyen-bretons d'Ernauld (1888/1895), la *grammaire* de Guillevic & Le Goff (1902), la *Vergleichende Grammatik* de Pedersen (1909/13) ont marqué les étapes des découvertes dont Vallée s'est inspiré pour apporter à la langue écrite relâchée et désordonnée de son temps, une ordonnance et une correction inconnus jusque là. L'entrée en lice d'un phonéticien sortant des chemins battus (1942) a montré le manque de correspondance entre l'orthographe dont nous nous servons et les phonèmes authentiques du breton. F.Kervella, de son côté, se basant sur sa seule expérience de bretonnant est arrivé à la même conclusion. Enfin, Léon Fléuriot, en 1965 nous a restitué l'accès facile aux sources du vieux-breton, qui nous révèle les formes de référence désirables pour rétablir, quand il le faut, la forme traditionnelle à substituer aux errements dialectaux.

Il est compréhensible que les hommes de cabinet qui jusqu'à présent ont régenté le breton littéraire, qui parlaient toujours français entre eux et qui étaient sans contact avec le peuple, n'aient jamais été préoccupés par la prononciation d'une langue qui n'avait pour eux qu'une existence écrite. Le problème d'une prononciation unifiée les dépassait complètement. Mais cette époque est passée. Kervella a mis les pieds dans le plat. Il a démontré qu'on ne pouvait pas enseigner une prononciation correcte du breton sans accompagner l'écriture du KLTG de commentaires étendus et complexes, fourmillant de cas particuliers et d'exceptions n'ayant ni queue ni tête. On peut tolérer ces inconséquences dans une orthographe purement traditionnelle et empirique, dans le cas notamment de langues qui, linguistiquement sont des méli-mélos comme l'anglais où des corruptions profondes d'une langue mère comme le français. Elles sont inexcusables quand elles résultent

d'un travail trop hâtif ou mal fait de quelques hommes de métier. Il n'y a pas de raison que nous nous servions d'un outil défectueux quand il ne nous coûterait pas plus cher d'en fabriquer un meilleur. Ce n'est pas une utopie. Le cas de l'allemand, du néerlandais, de l'italien, de l'espagnol, etc., prouve que lorsqu'il s'agit de langues de filiation pure, une orthographe peut être à la fois l'image d'une antique tradition et un guide sûr pour une prononciation correcte. Ce qui a été fait pour le Theaterdeutsch peut se répéter chez nous. Personne ne sait comment on doit prononcer klañv, karan, syfe, eh, filzier, sächañ, etc. On entendra aussi bien klañ que klañ, son, san, que é, filzier que filcher, sacha que checha. Aucune lecture poétique, aucun art oratoire n'est possible dans ces conditions là. A moins, selon le conseil hémorien, de lire "comme c'est écrit". Les résultats sont là : une élocution fautive et francisée. Il est donc temps d'intervenir.

LA TENDANCE VERS LA SYNTHÈSE

Malgré la fidélité de principe aux formes léonaises, on pourrait faire une longue liste avec les mises-au-point apportées, notamment par l'accord de 1906, pour remplacer la notation phonétique par une notation historique. C'est la tendance la plus récente et elle n'a cessé, logiquement, de se développer. Le Gonidec avait commencé avec son gw- remplaçant l'ambigu gu- Vallée a suivi avec son ae, son gwr- au lieu de gro- ou gr- et d'autres choses. L'accord de 1941 a encore accusé cette tendance en instaurant des symboles purement conventionnels - puisqu'ils ne doivent pas se prononcer comme ils s'écrivent - tels que le ZH pour le T aspiré correspondant à S, Z, H et Nil, et le -V final qu'on entend W, F, O, OU selon l'endroit, jamais V. C'est la bonne voie. On ne peut, en effet, "écrire comme on prononce" qu'en écrivant comme on prononce dans un endroit déterminé, ce qui donne une orthographe sans valeur pour le reste du pays. Aujourd'hui que le breton ne s'acquiert plus que par les livres, il n'y a plus de raison de chercher des moyens termes entre dialectes, dont le ZH est le pittoresque emblème. La solution est de choisir un symbole traditionnel et d'y attacher la meilleure prononciation pour tous sans exception. Je crois, par exemple, que le T aspiré devrait s'écrire TH comme dans toutes les langues celtiques et se prononcer comme en gallois, non pas pour départager KLP et Vañetais, mais parce que le son indiqué est plus traditionnel que S, Z, ou H, et tout aussi breton. Je ne suis pas encore aussi vieux que Mathusalem et je l'ai entendu bien souvent de mes oreilles dans ma jeunesse en parcourant le sud-est du pays. Avec cette différence que le TH breton pourra s'adoucir en position intervocalique et en sandhi, selon des normes régulières chez nous, mais que ne connaît pas le gallois. Ce travail de synthèse, limité jusqu'ici à quelques cas, devra être étendu systématiquement à tout le vocabulaire. C'est seulement ainsi que nous arriverons à une orthographe cohérente et logique.

(On écrit frouezh, conformément à l'accent léonais sur ou. Ce n'est pas bon. L'accent est traditionnellement sur -ezh et a donné les contractions frez, frenz, freh, fre, jamais frouz. Il y a eu dans les diphtongues une remontée de la tonique en Léon, qui s'entend par exemple dans ko-at, accentué sur l'o, ailleurs koat, koat accentué sur a/e. La forme commune traditionnelle doit être frouezh, ou selon nous fiweth, qui rencontre comme par hasard le gallois frwyth. Ou l'on voit comment l'unité bretonne conduit à l'unité celtique!)

L'ÉPURATION DE L'ALPHABÈTE

Le souçi d'arracher au breton son habit à la française est aussi fort ancien. Le casseur d'assiettes a été le Reizor. Il a imposé le G dur devant E et I, et généralisé le K à la place du QV et du G, ce qui en son temps fit autant sensation que si maintenant nous écrivions gi et set pour ki et ket. Mais il a éliminé sans raison le C traditionnel devant A, O, U. Il a conservé de nombreux

éléments français, les diphtongues, le GN ainsi que l'EH gascon, le Z pour S doux, et l'hirante C'H. Si bien que lorsqu'on nous demande : "How do you pronounce GN, Z, J, AOU, EU, OU...?" Il ne nous reste plus qu'à répondre : "Ach! Like in French!" D'où la réputation de French pâteis qu'acquiert si facilement le breton Outre-Manche. Il est clair que les linguistes bretons n'ont jamais apprécié la valeur évocatrice, symbolique - je dirais même "magique" - d'un alphabet. On brise plus qu'on ne croit en abandonnant des symboles auxquels sont attachés tant de présences inestimables. Toutes les langues celtiques écrivent car, pendant quinze cents ans nos pères ont écrit car, n'est-ce pas une rupture iconoclaste que d'écrire Kar depuis un siècle ? La notation "scientifique" d'un parler, ressemble à la médecine chimique qui prétend guérir l'homme en le considérant comme une gigantesque éprouvette. Vallée n'avait aucune culture dans ce sens. Il était en outre dénué d'imagination et de sens artistique. Mordiern, qui était beaucoup plus doué que son maître, était obnubilé par l'anglais et par dessus le marché braqué contre tout changement de peur de l'irruption des triblions et des incompetents. Hénon, en ancien matheux, ne proposa un jour de remplacer le C'H qu'il trouvait comme moi exécrable, par le chiffre 7, ce qui montrait bien qu'il était plus scientifique que symboliste. Pour rappeler un point de petite histoire, je révélerai que nous avons choisi le nom de Gwalarn, de préférence à Kornog auquel nous avions d'abord songé, parce que nous machinons déjà une épuration de l'alphabet qui serait balayé le K !

L'épuration a été largement amorcée, mais elle a manqué de direction éclairée, elle a commis des faux pas. L'occasion est venue de faire du travail définitif, en nous débarrassant d'apparences contraires à la celticité de notre langue. Vis à vis de l'étranger, il serait bon de changer de carte de visite.

AN NOS O SKEDIN (a)

Ceux de nos lecteurs qui se seront ralliés à notre point de vue auront peut-être déçu en lisant notre livre AN NOS O SKEDIN ("Lumière dans la nuit") publié par la B.R. Ils y trouveront le ZH intact et encore beaucoup d'empirismes hémoriens. Comme les élèves qui vont plus loin que le maître, ils penseront que j'ai été trop timide et que je n'ai pas "osé" appliquer mes idées.

Je ne crois pas qu'il serait correct de m'interpréter de cette manière. Le principal défaut de toutes les réformes a été leur caractère superficiel et sectaire. Nous ne voulons pas qu'on parle d'une orthographe "plerguérienne" ou "mordrellienne" comme d'une cinquième qui s'ajoute aux quatre autres. Il nous suffit d'avoir exposé nos raisons. Nous voulons laisser aux bretonnants compétents le temps de les peser. Nous connaissons par ailleurs trop bien l'effroyable complexité de bien des problèmes techniques soulevés par l'établissement d'un système orthographique, pour avoir la naïveté de croire qu'on puisse tous les résoudre en écrivant un livre. Il faudra d'abord étudier un à un ces problèmes, en donnant la parole à chacun de ceux qui auront un mot valable à dire. Ce sera la tâche de TIR NEVEZ. Ensuite seulement, on pourra promulguer. Et, je l'espère, tous en chœur.

D'une manière générale, je conseille d'aller lentement, prudemment, par fragments si j'ose dire. Il faut éviter de faire une correction, pour être obligé de la retirer ensuite, après en avoir découvert l'impertinence, l'inutilité ou les inconvénients d'abord passés inaperçus. J'ai voulu montrer dans mon livre qu'on pouvait corriger les fautes des dictionnaires, affiner la grammaire, apporter des améliorations partielles sans que le ciel nous tombe sur la tête. Les seuls changements importants que j'ai faits sont la notation du G léonisé par H au lieu de C'H (sur ce point le chanoine a absolument raison), qui est un abus trégorrois, et le retour à l'habitude du Moyen-Breton de noter le S doux par S et le S dur par SS, ce qui enfin supprime l'ambiguïté du Z. J'ai voulu éviter de dérouter et ne prétends pas faire une règle de ces changements. J'ai voulu faire une expérience,

(a) NDLR - AN NOS O SKEDIN, Deizlevr un Toullbabad. Rann I : 20 F - abonnés : 15 F
à paraître : Rann II : 20 F - abonnés et souscripteurs : 15 F.

qui ne me lie pas plus qu'elle ne lie mes amis. Je ne suis pas un Stalin bihan et n'enverrai pas en exil mes compatriotes qui continueront à écrire comme avant. A ce point de vue, TIR NEVEZ sera un terrain expérimental.

Il est certain que si nous disposions de l'état, nous pourrions agir plus radicalement, une fois terminées les études préparatoires. Ce n'est pas le cas.

VI
OBJECTIONS ET REPONSES

Ceux qui sont contre les modifications orthographiques justifient leur attitude par un choix d'arguments de tous genres, qu'il est bon de passer en revue, tout en ayant présent à l'esprit qu'il s'agit tout autant de la langue elle-même, vue dans son vocabulaire et sa grammaire, que de la façon de l'écrire. Nous négligerons certaines objections parce qu'elles sont enfantines ou parce qu'elles reflètent un seul intérêt personnel. On ne reconnaîtrait plus le breton ! dit l'un. On n'achèterait plus mes invendus ! dit l'autre. Dieu veuille qu'on ne reconnaisse plus le breton d'hier dans le breton de demain, et que les invendus aillent à la chaudière ! Le breton ne s'en portera que mieux. Ci-après les objections que nous avons retenues.

O - L'orthographe porte la marque de toutes les époques que la langue a traversées, elle est ainsi faite, il faut la respecter.

R - Si elle porte la marque de toutes les époques, y compris l'époque gwalarnienne, et depuis peu l'époque falbunienne, il n'y a pas de raison qu'elle ne porte aussi la marque "plerguerienne". Mais cette réplique du tœ au tac n'est pas la bonne. J'aime mieux répondre indirectement ceci : que penseraient de moi mes objecteurs, si je leur conseillais de respecter l'état où se trouve la Bretagne, puisqu'il est le résultat de toutes les époques historiques par où elle est passée ? - Continuons, les raisonnements terribles ne sont pas terminés.

O - Le breton est fixé, il n'y a pas à revenir là-dessus.

R - Ceci est une simple affirmation et elle est erronée. N'est-ce pas le péché mignon de l'émouv qui de prendre ses désirs pour des réalités ? Ce qui est fixé, c'est la langue dont se sert M. Hémon, sur le standard 1925. Tout le reste est en mouvement. Et c'est logique, inévitable. Ce n'est pas quand le vocabulaire est en pleine élaboration, quand la grammaire est à peine défrichée, quand on commence seulement à se familiariser avec notre littérature ancienne, quand chacun cherche laborieusement un style, quand il n'existe aucune autre politique linguistique que la petite doigt sur la couture du pantalon au passage du Colonel Skrognoec, qu'on peut dire que le breton est fixé. C'est une imposture frappée du sceau : "quia nominor Nemo".

O - Il faut considérer les questions linguistiques sous l'angle de l'état, exclure par conséquent les fantaisies individuelles.

R - C'est précisément en nous plaçant au point de vue "stadel", c'est-à-dire en prenant conscience de nos responsabilités de dirigeant, que nous avons pris la présente initiative. La raison d'état ne commande pas seulement l'abstention, mais aussi l'initiative. A moins qu'il ne s'agisse que de l'esprit de fonctionnariat. Dans ce cas, l'objection ne nous concerne pas.

O - La façon dont les mots sont écrits n'a aucune importance, voyez l'anglais.

R - N'est même pas exact quand il s'agit d'une langue de dynamisme dévastateur de l'anglais. Environ 90% des élèves des cours d'anglais en Amérique Latine abandonne en cours d'année à cause de la difficulté insurmontable qui résulte du manque de concordance entre l'orthographe et la prononciation.

Ensuite le cas du breton n'est pas celui de l'anglais. Aucun usage oral ne soutient nos élèves, qui doivent tout demander à l'écriture, promise de ce fait au rang de "maître muet". Elle doit être un guide sûr et non un puzzle.

O - Variante : Ce qui compte, c'est l'immuabilité

R - Ainsi s'exprime le fétichisme de l'orthographe, maladie des vieilles langues couvertes de gloire. En effet il importe peut-être de continuer à écrire nation en anglais et non *neishenn*, comme le voulait l'irrespectueux Bernard Shaw. Ayons donc si l'on veut le fétichisme de l'orthographe traditionnelle, mais pas celui de notre petit-nègre ! Et que ceci ne nous empêche pas de noter que l'immuabilité de l'orthographe - toute relative d'ailleurs - est un fléau dont souffre le français comme l'anglais, et plutôt une exception dans le monde des langues.

O - Si nous adoptons une orthographe trop différente de celle du français, le peuple ne pourra plus lire le breton.

R - Cela me rappelle la phrase du vieux Roi cisalpin en parlant de ses soldats : "Habillez-les en rouge, habillez-les en vert, ils foutront toujours le camp". Quelle que soit la manière dont sera écrit le breton, le peuple a fait son choix. Il serait cruel d'insister, mais il est opportun de citer Paul Cézanne : "L'élève (pour étudier le breton) ne provient plus du peuple. Il n'y a plus de bretonnant qui sache assez bien la langue pour pouvoir s'en servir dans les circonstances ordinaires de la vie. Il ne reste que les enfants des nationalistes." (trad.) Le breton n'est plus la langue de la jeunesse. Donc objection rejetée.

O - Une réforme orthographique dévaloriserait notre stock de livres.

R - Je n'en crois rien. On ne propose tous les jours des livres anciens écrits de toutes les manières, à des prix fabuleux. Ensuite, la plupart des bons livres restent à éditer. Rien n'empêche d'en retoucher l'orthographe.

O - Les lecteurs seraient dérouterés et se détourneraient du breton.

R - Contredit par les faits. L'expérience prouve que le public, qui est réduit mais plein de bonne volonté, se familiarise très vite avec des changements orthographiques, comme il se familiarise avec les mots nouveaux. La seule précaution à prendre est de ne pas le bruequer. Pour les lettrés, aucune importance, ils lisent le breton de toutes les époques.

O - Le breton doit être prêt dès aujourd'hui pour être mis immédiatement au service de l'état breton.

R - Je n'apprécie nullement cette sorte d'humour noir. L'état breton n'est pas pour le mois prochain. Nous avons tout le temps et le devoir de faire la réforme nécessaire avant son avènement, car, ensuite il serait trop tard, une fois que l'hémionien serait entré en usage généralisé. Il est plus facile de réédifier mille lecteurs qu'un million. Ça tombe sous le sens.

Je m'arrête là. On m'a fait bien d'autres objections, mais tellement stupides que j'en rougis pour ceux qui me les ont fait connaître. Comme par exemple : la perfection n'est pas de ce monde. Ou : soyons positifs et reconnaissons les droits de la vie. Ou encore : un autre viendra après vous qui fera ou croira faire mieux... On voit que l'immobilisme qui avait son grand-père, a aussi ses avocats. Pourtant ce dernier objecteur ne m'a pas écrit avec une plume d'oie et à la lumière d'une chandelle. Il a trouvé excellent que d'autres soient venus après Adam et aient fait mieux que lui...

VII
LE PRIX DE L'ERREUR

Nous avons vu que la pensée de M. Hémon est : peu importe que la

forme donnée à un mot soit correcte si tout le monde l'écrit de la même façon. Que m'importe, dit le général, que mes soldats soient bons ou mauvais, pourvu qu'ils aient tous le même uniforme et qu'on n'en change pas ! D'après ce point de vue qui rejoint le précepte déjà cité : mieux vaut du mauvais breton que du bon français.

Il en est résulté la diffusion d'une langue, l'hemoneg, où la correction morphologique, l'exactitude sémantique, la pureté grammaticale n'ont aucune importance. On éprouche les fautes d'orthographe et les fautes de mutations, ensuite la valeur littéraire. Mais de critique linguistique, point. Jamais l'authenticité de la langue n'est soumise à examen. Il est significatif que l'exceptionnelle qualité de la langue des textes sacrés établis par Floc'h-Clerc n'ait pas attiré particulièrement l'attention. Ailleurs, aucune faute, aucun gallicisme, aucun barbarisme n'est relevé. Tous les ZH y sont ? Pas de mutation oubliée ? - Parfait ! Donnons notre imprimatur et notre bénédiction !

Ce qui nous permet de dénoncer l'effondrement de la langue par l'intérieur.

Quand j'ai soumissionné mon livre déjà cité à Huon, il a tiqué sur les particularités de mon orthographe (je ne faisais alors aucune modification, je me contentais de corriger les principales fautes, comme e-bion pour hebion) mais ne m'a fait aucune remarque sur les incorrections de langage. Quand j'ai récupéré mon manuscrit et que je l'ai éprouvé à tête reposée, j'en ai trouvé plusieurs par page. Mais ceux de la sainte famille n'ont pas l'habitude de s'occuper de ça.

Quand on voudra rééditer les œuvres publiées depuis quarante ans, il faudra plus d'une fois en réviser la langue ligne par ligne, par respect pour ceux qui devront les lire.

LA CRISE DES ETUDES CELTIQUES

Il n'est pas possible à une génération de tout faire. Celle de Breiz Atao a fait de la politique, laissant la littérature au groupe de Gwalarn. Le père Vallée, toujours actif, portait à lui seul gaillardement le poids des études linguistiques. Mais après 1945, quand s'est produite pour de longues années l'éclipse de l'action politique, on aurait pu s'attendre à une reprise vigoureuse des études celtiques. Le besoin s'en faisait sentir. Les moyens breton, cornique et gallois sont notre latin. La pratique des écrivains populaires du XIX^e siècle ne donne pas une base suffisante à un écrivain. Il n'en a rien été. On a continué le travail de routines: des vulgarisations, des manuels, mais aucune recherche originale.

On a vu établir des comparaisons entre le moyen-gallois ou le cornique et, non pas la réalité du breton, mais les formes "officielles" de notre langue, c'est-à-dire des formules grammaticales incomplètes ou inexactes, des mots souvent transcrits incorrectement ou sous un aspect dialectal. L'étudiant doit nécessairement retirer de ces lectures l'impression que tout ce qui diffère du hemoneg est erroné. C'est, à proprement parler, l'étranglement des études celtiques.

Les rares études qui paraissent de temps en temps sont désaxées du fait des insuffisances des livres qui leur servent de piédestal. Personne n'a encore vu, dit Raude un jour, que nsp, c'est l'anglais "any", bevaleg c'est "auch". On pourrait faire cent réflexions de ce genre. Vallée avait entrepris le recensement des moyens d'expression du breton, tel que les variétés de nuance du possessif ou l'indication du lien relatif par d'autres moyens que le pronom. Mais il s'en est allé en nous laissant le soin d'imaginer une grammaire bretonne en fonction du nouveau point de vue qu'il avait mis en lumière.

C'est à ce travail que s'attela Florger. Seul et en butte à la malveillance d'en haut. Car le Maître, loin de stimuler les études celtiques, s'en

moque chaque fois qu'il en a l'occasion. Il se cantonne, pour sa part, dans un objectivisme myope, fort en vogue dans les universités britanniques, où l'érudition pédantesque tient souvent lieu d'intelligence. Il met à jour de la matière brute, mais comme si c'était du bouillon, sans la moindre trace d'interprétation constructive, sans y associer d'autre souci que de la faire entrer de force dans le cadre de son orthographe ahurissante.

Et vous oubliez la SADED, me dit-on ? Que non pas. J'ai déjà dit le bien que j'en pensais. La SADED est un pur-sang attelé à un vieux carrosse cahotant, que son cocher par regard pour la tête branlante et couronnée qui somnole sur ses banquettes, s'obstine à maintenir dans les pesants brancards, au risque de le crever. C'est à ce prix qu'Abanna échappa à l'excommunication. C'est trop cher. Toutes ses remarquables nomenclatures soumises aux normes orthographiques que l'on sait, perpétuent trop de bévues pour que le travail ne soit tôt ou tard à retoucher. C'est dommage.

Mes opposants disent qu'ils n'ont pas le fétichisme de l'orthographe. Ils l'ont et à rare degré de férocité. Ce fétichisme se travestit de grands mots comme : ordre, continuité, discipline, etc. Mais il sert avant tout de camouflage à un mortel immobilisme. Car l'orthographe, c'est la morphologie, la morphologie c'est la grammaire et la grammaire le style. Tout est lié. En proclamant la congélation d'une manière d'écrire fautive, quand il s'agit d'une langue en pleine élaboration, on rejette l'idée de progrès et d'amélioration, on condamne l'outil à demeurer dans son état déficient, on barre la route au brezhoneg meur qu'il nous faut à tout prix. Les mots nouveaux greffés sur cette langue figée font du breton le pendant du latin du Vatican, qui sait dire anticonceptionnel, mais n'en est pas moins une langue morte.

VERS UN NOUVEL EMSAV

Personne n'attribuera aux déficiences de l'emsav, la responsabilité de l'agénie du breton. On se contentera de prendre note du néant des résultats obtenus au cours d'un demi-siècle d'action "pour le peuple, par le peuple". Mais il n'est que justice d'attribuer à une direction au dessous de sa tâche l'effondrement de l'emsav lui-même, retombé en 1966 à un niveau inférieur en volume et en autorité à ce qu'il était il y a trente ans. Sans l'effort teinté d'héroïsme d'un très petit groupe, seul élément de renouvellement, donc de vie et d'avenir, nous en serions revenus tout doucement au temps des bulletins paroissiaux et des revues d'éducation religieuse, quoique avec vingt fois moins de lecteurs. Mais si forte soit une structure, une structure n'est pas tout. La troupe marche au pas cadencé, sans hésitation ni murmure, mais où la conduit cette marche de somnambules ?

Tous ne précisons pas une scission. On ne divise que ce qui est uni. Il n'est question ici que de libérer des forces créatrices, que la direction stalinienne tient en suspicion et s'emploie activement à faillir. Personne ne nous fera adhérer à des formules périmées, ni à une attitude rétractée qui pue le défaitisme. La bataille de la langue, ancienne formule, a été perdue. Le peuple a choisi. L'emsav est devenu une occupation d'esthètes ou d'érudits, ou encore d'obsédés qui n'ont pas la moindre idée du but de leur voyage, mais qui le continuent par vitesse acquise. Une certaine élite sociale se déclare "pour le breton", comme autrefois en France on se déclarait "pour l'latin", sans davantage d'engagement. Quelques braves gens emboîtent le pas à cette mode, mais sans pour cela évidemment se mettre à parler breton à leur progéniture.

La jeunesse ? Elle se suit plus, parce qu'il n'y a devant elle personne qui marche. La devise qu'elle lit au fronton de l'emsav : SCEPTICISME, IMMOBILISME, MANDARINISME, la met en fuite. Elle s'accorde pas où règne l'ordre des carnes en attendant la paix des cimetières. Ce n'est pas la grandeur de la discipline, c'est le rigor mortis.

Les uns se régalent dans la danse et le hautbois. D'autres dans les

enfantillages Molotoff. Le plus grand nombre, que l'ensav n'a rien fait pour conquérir, batifole dans le vent.

Le conformisme et la marche à pas feutrés qu'on lui offre en démonstration pour le tenter ne le détournera pas des chemins où l'on crie, l'on gambade, l'on scandalise, non pas par malveillance comme disent les croulants, mais par un excès de vie, qui ne trouve nulle part son emploi, par une sorte de velle-té révolutionnaire.

On nous demande d'être raisonnables. Est-ce que la constitution de l'atome l'est ? Est-ce que l'apparition des quasars, ces corps célestes qu'aucune science n'explique, est raisonnable ? On nous demande d'être pratiques. Est-ce être pratique pour un jeune Breton que d'entrer dans la vie en se mettant à dos les pouvoirs publics ? Si ce n'est pas ce que vous lui demandez, ditacle !

Ils sont bien coupables ces responsables qui ont introduit dans un mouvement qui n'a de chance que s'il cherche constamment à se dépasser, l'esprit, de compromis et la résignation, la routine et l'absence d'ambition.

CONCLUSION

Quant Yann Plerger, à la suite du torpillage de TIR NEVEZ, première manière, a cherché une tribune où il pourrait asseoir sur des bases scientifiques la réforme de la langue à laquelle il songeait en compagnie de quelques autres, Arzel Even lui a permis de mettre son sac à bord du torpilleur. Pendant dix ans, un certain nombre d'études, inspirées par le premier jet de sa Grammaire Supérieure en chantier, ont vu le jour. Je les aperçois reliées dans ma bibliothèque sous la forme d'un réjouissant volume de 250 pages, qui seraient 300, si le directeur d'HOR YEZH avait accepté de publier son examen critique des dictionnaires de K. Hénon, sous prétexte qu'il aurait pu servir de base plus tard à une refaçon du vocabulaire (ce que précisément il fallait empêcher). Ces études fragmentaires sont sans grand lien entre elles. Elles n'en indiquent pas moins avec clarté le cap que leur auteur et tous ceux de notre tendance entendent donner au mouvement linguistique.

Connaissant le conformisme papalérré qui s'est emparé de lui de longue date, j'ai toujours admiré qu'Arzel Even ait osé braver les foudres olympiennes en publiant des morceaux comme mes commentaires des Trois Poèmes, ou l'inaptitude du Maître à comprendre les vers moyen-bretons est cruellement mise en évidence, malgré les précautions oratoires de rigueur.

Aujourd'hui que Plerger a dû mettre son sac à terre, sans invitation au retour, je n'en conserve pas moins ma reconnaissance à A. Even, grâce à qui je peux prendre la parole aujourd'hui. Je dirais en anglais : *he killed the wrong pig*. Mais une erreur n'est pas la fin d'un militant, ni d'un savant. Je souhaite le retrouver un jour parai nous.

Plerger donc a pu parler, mais il n'a pas eu d'échos. Le conformisme est une lèpre qui envahit l'esprit et fait tomber les bras. On a stérilisé le milieu bretonnant en y introduisant l'Asprit de soumission et le compromis. Le compromis avec les défaits, c'est le renoncement à la revanche. Nous en sommes arrivés au point que ce qu'on écrit en breton n'a plus aucune espèce d'importance, n'engage personne. Les pires énarques passent et ceux qui les publient cohabitent leur tiars, ou plutôt leur bonnet. Quelques brillantes exceptions confirment la règle, mais ne changent rien au tonus général, qui est passivité. Le milieu bretonnant semble composé d'élèves qui annotent leurs lectures sans chercher à en pénétrer le sens et qui font gémification devant la signature. Les plus zélés jettent des pierres aux insolents qui passent devant la chapelle sans se signer. La vie, ses révoltes, ses passions ne s'expriment pas en breton, qui est le refuge du servilisme traditionnel et d'une sorte d'onanisme intellectuel. Mais il a suffi

que je m'exprime en français pour que les approbations arrivent, les adhésions pleuvent. Car le climat du français n'est pas celui du provincialisme que nous venons de définir. Le français en Bretagne donne le feu vert à la pensée. C'est le beau résultat qu'ont obtenu nos grands hommes. J'espère que nous offrirons mieux. On lira TIR NEVEZ. On lira AN NERZH (AN STOURMER, qui revient à la vie avec une nouvelle formule). Ce ne sera pas seulement un feu vert, cette fois, mais une fusée verte.

Pourtant, si l'on me demande quelle est mon attitude vis à vis des publications bretonnantes de tout caractère, je répondrai sans hésiter : favorable. Je ne souhaite pas qu'elles périssent. Au contraire, quoique je ne leur voie aucun avenir sur la ligne qu'elles suivent actuellement, celle du conservatisme. Je leur suis favorable, parce que tout ce qui est breton est nôtre et que, quelles que soient nos divergences, nous sommes tous également des Bretons qui faisons quelque chose pour la Bretagne, ce qui suffit à nous réunir jusqu'à nous confondre aux yeux de ceux qui ne font rien. Mais je ne leur vois pas plus d'avenir que n'en ont eu Feiz ha Breiz qui couvrait le Léon, Kroz ar Frotonez, qu'on trouvait dans toutes les chaumières de Lanmeur à Pontreux, ou aujourd'hui les moins de trente ans parlent exclusivement français, à bien peu d'exceptions près. Pas plus que la demi-page en breton du Courrier du Finistère, dont le successeur est 100% intégré. Pas plus que les mille et mille harangues des barbes dans les noces et les pardons. Pas plus que le brezhoneg er skol. Pas plus que les catéchismes, les prêches et les cantiques en breton dans les quatre cinquièmes des paroisses, où l'on arrivait à oublier qu'on était en France, et où aujourd'hui on ne se douterait pas qu'on est en Bretagne.

Depuis un demi-siècle que de temps perdu ! De peine, d'argent l'Perdu pour le relèvement du breton sur le plan linguistique, qui aurait été déjà indispensable en 1920, et même en 1820, pour porter l'idiôme vaincu au niveau de la langue victorieuse.

Voici assez longtemps que nous administrons de l'aspirine à qui meurt de la peste. Nous voyons s'aggraver une conception de l'état et triompher une conception du monde qui avaient tout ce que nous sommes, nous aimons, nous voulons. Ce sera eux ou nous. Là est le combat et non dans les *chivorennon* et les *barzhonegoù*. La population mondiale augmente de 60 millions par an. On fait du chinois. On fait du nègre. On ne fait plus de Bretons. Ceux qui restent se laissent disperser ! L'heure n'est plus aux amusettes, aux demi-vérités, aux transactions, aux petits mensonges. Il est à la guerre sans merci.

Les bretonnants compétents savent que j'ai raison. Ce qui manque à beaucoup, c'est le courage. De rompre avec de vieilles habitudes, de froisser de vieux amis, de voir des choses désagréables et de se conformer à une réalité déplaisante jusqu'à la douleur. Mais le courage comme la peur, est contagieux. Il ne faut pas désespérer.

Mon espoir est là où est l'indépendance de jugement et la dignité, là où ne flotte pas l'odeur désespérante de ce qui meurt. Il est dans la Haute-Bretagne. Et dans les grandes villes avant tout ! Nantes, Rennes qui devront devenir les modernes bastions du celtisme. Il est chez les Bretons, les Lorientais, les Quimpérois, les Morlaisiens qui ont perdu le pli de courber l'échine et dont l'esprit a été ouvert par les grandes langues de culture. Pour eux, la francisation n'est qu'un mot, le sang est plus fort, le sang est indestructible. Peu leur chaud à ces "nouveaux Bretons" comment tel mot se prononce à Plounevez-les-Châtaignes et comment tel autre s'écrit à Kermoué-les-Mahards, car ils ne sont pas disposés à abandonner une langue comme le français pour un "parlant" français crotté. Leur breton ne sera pas un compromis hâtard entre le haragouin de Ponton-Lon et le charabia de l'intin Anna. Ce sera celui que nous leur donnerons, ce sera la Grande Langue de notre nation celtique, ar Yezh Veur, ayant retrouvé son génie véritable et sa splendeur d'autant.

